

*Gatti, in its way, is not
so much of London but of England,
and of all the world.*

GEORGE ROBERT SIMS,
Living London, 1900

À sa manière, Gatti n'appartient pas tant à
Londres qu'à l'Angleterre, et au monde entier.



Carlo Gatti (vers 1870)

1

NICOLAS

Carlo Gatti converted his premises into confectioners' shops and cafés. {...} Carlo's establishments were an immediate hit. {...} Ices had previously been a luxury for the idle rich, and this was the first time in England that they became available to the poor. Again he enjoyed spectacular success. On a sunny Summer day, he insisted to a parliamentary board of enquiry a few years later, he sold thousands of ices to people who strolled across Hungerford Bridge.

PETER BARBER
*A Curious Colony,
Leicester Square and the Swiss*

Carlo Gatti avait transformé ses locaux en confiseries et en cafés. {...} Ces établissements ont eu un succès retentissant. {...} Jusque-là, les glaces avaient été un luxe réservé aux riches oisifs, c'était la première fois en Angleterre qu'elles étaient à la portée des pauvres. Ici aussi, le succès a été spectaculaire. Par un dimanche ensoleillé, racontait-il à une commission d'enquête parlementaire quelques années plus tard, il vendait des milliers de glaces aux passants qui traversaient le pont de Hungerford.

I

« *O* *SIGNUR ! Ma à l'è un bagai !* »

Il ne parle pas comme nous. C'était il y a près de cinquante ans, mais je revois cet instant comme si c'était hier. Je revois cette main, qui me semble énorme, s'avancer dans mon trou. Derrière lui, la pluie tombe en rideau, des roues font ce bruit particulier qu'elles produisent lorsqu'elles s'enfoncent dans la gadoue. Un rat, un vrai, se glisse entre les pieds couverts de boue des passants, juste à la hauteur de mes yeux. De l'homme, je n'entrevois que cette main, et deux pieds bien campés là – impossible de m'enfuir.

La main s'avance, l'homme se plie un peu plus pour avoir davantage de force, ce n'est pas que je sois gros ou lourd, c'est simplement que je m'agrippe. Pour une fois que j'avais trouvé un abri...

Lorsqu'il a réussi à m'extirper du trou, je le vois mieux, dans la lueur du lampion : c'est un géant. En un instant, je suis trempé.

« *O Signur!* », répète le géant dans un murmure, « mais c'est un bébé. Je t'avais pris pour un chat. Tu as quel âge ? » Je le regarde sans mot dire, je ne comprends pas sa question. Son parler est bizarre. Il finit par demander en italien : « Tu t'appelles comment ? »

« B... boy. »

« Tu t'appelles Boy ? »

Je fais oui de la tête.

Il me regarde un instant, comme s'il hésitait, il va me laisser partir. Mais non, il me soulève, ouvre sa grande cape et m'enveloppe.

Il me serre contre sa poitrine et, pour la première fois depuis longtemps, je suis au chaud. Cet homme me semble aussi brûlant qu'un fourneau.

De près, je vois sa barbe noire et ses yeux foncés.

« Tu as des parents, Boy ? »

Il attend patiemment que je réponde.

« Ma mère... écrasée... »

« Quand ? »

Je fais un geste d'impuissance. Je l'ai vue traverser depuis le coin de la ruelle, et puis je l'ai perdue, j'ai entendu un cri, j'ai vu une forme inerte sur le sol. J'ai voulu courir auprès d'elle, mais une file de chars lourdement chargés m'en a empêché. Lorsque j'ai pu me faufiler, il n'y avait plus personne. Était-ce aujourd'hui ? Hier ? Je ne sais pas.

Il n'insiste pas, et se met en route.

Je me dis que cet homme doit être un ramoneur, de ceux qui cherchent les petits garçons pour les faire grimper dans les cheminées étroites.

Le géant avance d'un pas vif, marmonne ici et là des mots indistincts. Serré contre lui, je me réchauffe peu à peu.

Nous entrons quelque part, d'abord je ne vois rien, puis il ouvre sa cape, il me pose par terre. Je suis dans une cuisine, si étourdi que mes jambes me lâchent, je m'affale sur le sol.

Je rouvre les yeux sur deux visages penchés vers moi : un homme jeune, barbu, carré, et une femme qui à côté de lui a l'air toute petite, ridée comme une pomme, un fichu noir sur la tête et des yeux foncés, perçants.

Ils disent des mots que je ne comprends pas.

Voyant mes yeux ouverts, la femme agite un doigt sous mon nez et crie quelque chose.

L'homme me soulève, c'est celui d'avant, je le vois maintenant.

« Ça va mieux, Boy ? »

Il a parlé italien.

Je déglutis, hoche faiblement la tête, rien ne vient, tout tourne.

« Ce petit est en train de mourir de faim », s'exclame soudain l'homme. Il m'assied à la table, et je comprends à son ton qu'il donne des ordres. La vieille pose un bol devant moi. L'odeur me paralyse. Cela fait si longtemps que je n'ai plus mangé que mon estomac se retourne. L'homme secoue la tête, s'assied en face de moi, attrape une cuillère, la remplit et me la présente.

« Allez, Zichinin, mange. »

J'ouvre la bouche et, lentement, il incline la cuillère, enfourne la soupe, ma première soupe, un tout petit peu à la fois, avec adresse et patience.

Je sais que c'est à ce moment-là qu'il m'a appelé Zichinin (prononcé Zikinine) pour la première fois parce qu'il l'a souvent répété plus tard ; quand les gens ne comprenaient pas ils levaient simplement le

sourcil, mais les Tessinois, qui savent que Zichinin signifie «un tout petit peu», ou «une pincée», riaient à gorge déployée à ce sobriquet – j'ai fini par mesurer plus de six pieds.

«Oui, mais quand je lui ai donné ce petit nom-là, il était haut comme trois pommes, et il ne pesait pas lourd; je le soulevais d'une seule main», expliquait-il.

Une fois que j'ai mangé la soupe, la vieille femme, Nonna Gina, ai-je appris plus tard, m'a empoigné, m'a mis tout nu, puis m'a plongé dans une bassine en bois autour de laquelle elle n'avait cessé de s'affairer, sans que je me doute un seul instant que c'était pour moi.

Je me suis débattu, mais le cœur n'y était pas, j'étais littéralement mourant ce soir-là, et elle était plus forte que moi. Elle parlait sans reprendre son souffle, d'une voix étonnamment profonde pour une si petite femme, et bien entendu je ne comprenais rien, elle disait probablement qu'un pouilleux de mon espèce devait être étrillé. Lorsqu'elle m'a sorti de la bassine, elle m'a encore rasé la tête – puis elle m'a passé un pantalon et une chemise propres.

L'homme, qui avait disparu pendant ces ablutions forcées, est revenu, accompagné d'un garçonnet aux cheveux noirs, plus âgé que moi.

«Agostino», a-t-il dit en italien, «voici... comment vais-je t'appeler, mon garçon? Tu ne te souviens vraiment pas d'un nom autre que Boy?» J'ai cherché. Très loin dans ma mémoire, il y avait peut-être un nom, peut-être Nioclás, mais était-ce vraiment moi? Je n'avais jamais été que Boy par-ci, Boy par-là. Tant pis.

«Nioclás. Nick», ai-je balbutié.

« Ah, parfait. Donc, Agostino, voici Nicola. »
C'est toujours ainsi, en italien, qu'il a prononcé mon nom, avec accent sur le o. « Il va rester avec nous, on va voir s'il peut nous être utile, plus tard, quand il aura mis un peu de chair sur ce squelette. »

Agostino m'a regardé, d'un œil sceptique m'a-t-il semblé, et je me suis demandé si j'allais être son souffre-douleur, comme dans la rue où ma mère et moi logions, où les plus grands semblaient prendre plaisir à faire du mal aux plus petits. Mais, en fait, s'il a été distant, il a toujours été très gentil.

Une femme, belle comme la Madone à mes yeux d'enfant, est entrée en coup de vent, un bébé sur la hanche.

Elle s'est mise à crier en agitant une main, une fois dans la direction de l'homme, une fois dans la mienne. Il n'était point nécessaire de comprendre pour comprendre. Cette personne était furieuse parce que l'homme (son mari ai-je supposé) avait recueilli un chien perdu.

« T'en fais pas », a soudain murmuré Agostino.
« Il n'écoute pas, et il ne te renverra pas à la rue. »

« Qu... qui est-ce ? »

« Zia Maria, la femme de Zio Carlo. Lui, il ne supporte pas de voir les enfants abandonnés dans la rue. Il en a recueilli d'autres. Mais il ne fait pas la charité, je te préviens, il va te faire travailler dur. »

J'ai appris des années plus tard que, cette nuit-là, celui que je n'appelais encore que « l'homme » était retourné là où il m'avait trouvé, une rue malfamée aux abords du quartier de Seven Dials, et avait tenté de s'informer sur l'accident de ma mère. Il n'a bien entendu rien découvert. À Seven Dials personne ne répond aux questions, surtout quand elles viennent

d'un étranger. À partir de ce jour-là, il a fait comme si j'étais un des siens :

« Notre Zichinin », disait-il.

Le lendemain matin, après que j'ai dormi dans une pièce avec Agostino et deux ou trois autres enfants, Agostino m'a parlé dans sa langue, que je ne comprenais pas, puis s'est adressé à moi en italien :

« Si tu ne sais pas parler comme nous, qu'est-ce que tu fais là ? »

Que répondre ? Je me suis contenté de le regarder, en tremblant intérieurement – avait-il le pouvoir de me mettre à la porte ?

« Tu as dû taper dans l'œil de Zio Carlo. » Il s'est arrêté, m'a regardé un instant, l'œil inquisiteur. « Tu sais parler, au moins ? » J'ai fait signe que oui. « Tant mieux. Dis quelque chose, alors. »

J'ai pris mon courage à deux mains.

« Qui... qui est Z... Zio Carlo ? »

Il m'a regardé d'un air satisfait, comme si de m'avoir fait parler était un succès personnel.

« Zio Carlo ? C'est mon oncle, le frère de mon père. Carlo Gatti. Le patron. »

« Le patron de quoi ? », me suis-je efforcé d'articuler. Il était ramoneur, de ça j'étais sûr, même si sa maison n'était pas recouverte de poussière de charbon. Mais bon, il fallait dire quelque chose.

« Il fabrique le chocolat ; et puis il est le patron du café Gatti au marché de Hungerford, et d'autres cafés plus petits. Tu ne savais pas que tu étais chez un pâtissier restaurateur ? »

Ce jour-là, non, je ne voyais pas ce qu'était un restaurateur, je ne comprenais pas le mot chocolat, je me suis contenté d'un signe de dénégation. Mais j'ai tout de même saisi que je n'étais décidément pas chez

GATTI'S VARIÉTÉS

un ramoneur, et qu'avec un peu de chance, je n'aurais pas à me hisser dans les cheminées.

J'étais très petit et malingre, je tombais souvent, je marchais mal, aussi celui que je m'étais mis à appeler Zio Carlo, moi aussi, sans qu'il proteste, a décrété que je resterais à la maison tant que je ne me serais pas remplumé.

« Avec qui parlais-tu italien, Zichinin ? », m'a demandé, plusieurs fois et avec une certaine insistance, Zio Carlo.

« Euh... Ma mère. »

« Ta mère était italienne ? » Je n'ai rien répondu, je ne comprenais pas. « Elle travaillait ? À quoi ? »

« Quand j'étais petit, elle faisait des fleurs artificielles, elle me l'a dit. Mais, dans mon souvenir, elle traînait dans la rue, elle... elle... Je ne sais pas ce qu'elle faisait. »

« Je vais voir si elle travaillait pour un de mes cousins. Comment s'appelait-elle ? »

J'ai haussé les deux épaules.

« *Mamma...* »

Il a levé les yeux au ciel avec un soupir.

Rien à faire, les souvenirs de ma vie précédente étaient aussi flous que ceux des premiers jours chez Gatti. Le fait est que je revenais de loin. La seule chose qui me soit restée, c'est que cette maison différait des taudis auxquels j'étais habitué non parce qu'elle était plus spacieuse, mais parce qu'elle était propre. La vieille dame, Nonna Gina pour tout le monde, n'arrêtait pas de nettoyer, de gronder parce qu'on salissait, de traquer les taches sur nos vêtements. La maison était vétuste, les habits étaient rapiécés, mais sous sa houlette tout cela était scrupuleusement *propre*.

Tous les soirs, les hommes qui travaillaient pour Zio Carlo se retrouvaient à la cuisine, où Zia Maria et Nonna Gina avaient préparé le repas, et ils mangeaient en discutant avec de grands gestes dans leur parler. Je me tenais là, généralement oublié entre deux hommes massifs, et j'écoutais. Après quelques jours, j'ai commencé à comprendre ce qu'ils disaient.

Agostino allait à l'école. Nonna Gina trouvait que c'était une perte de temps, mais aussi bien Zio Carlo que, à ce qu'il disait, son frère Giovanni, le père d'Agostino (qui était à Paris), étaient intraitables.

« Nous sommes dans un monde différent. Si on veut réussir, il faut du savoir. Les enfants iront à l'école – garçons et filles. »

À cette époque-là, il n'y avait que deux filles dans la famille : Rosa, qui avait quatre ou cinq ans, elle était vive et bavarde, et Clara, qui avait quelques mois. Il y avait aussi plusieurs garçons, tous plus âgés que moi, cousins, neveux, compatriotes en tout cas, mais aussi deux ou trois petits Londoniens recueillis par Zio Carlo. Je les voyais rarement.

À son retour de l'école, Agostino étalait ses cahiers au bout de la table de la cuisine (nous nous tenions tous dans cette pièce, la seule vraiment chaude, partout ailleurs on gelait), et il s'attelait à ses devoirs, en se lamentant en plusieurs langues.

Avec le temps, plus personne ne se formalisait lorsque je posais des questions dans mon italien hésitant ou dans mon anglais des quartiers populaires, on me tolérait partout, et lorsque, rarement, Zio Carlo était là, il ne manquait jamais de s'écrier :

« Ah, le Zichinin se remplume ! Avec ces yeux verts et ces cheveux cuivre, tu dois être irlandais. Tu

deviens joli garçon, à force de te bourrer de soupe !
On va finir par faire quelque chose de toi. »

J'aimais spécialement grimper sur le banc près d'Agostino, et le regarder faire ses devoirs. De temps à autre, je posais une question du genre : « C'est quoi, ce mot ? » Il me le disait. Ou : « C'est un mot, ça ? »

Agostino m'expliquait alors que c'était un chiffre.

« Ça, c'est un deux, ça, un cinq, ça, un quatre », il me les mimait avec les doigts, « et maintenant fiche-moi la paix, il faut que j'apprenne. »

J'attendais un peu, puis je risquais une nouvelle question, et il répondait pendant un moment, avant de me rabrouer une fois de plus.

Parfois, le soir, j'allais me poster près de Zio Carlo, qui alignait des additions, avec davantage de peine, me semblait-il, qu'Agostino ne faisait ses devoirs.

Pendant la journée, j'aidais (si on peut appeler « aider » mes modestes tentatives) Nonna Gina. Au bout de quelques jours, j'ai entrepris d'explorer la maison. J'ai commencé par le grenier, où étaient alignés les lits des ouvriers de Zio Carlo, et puis petit à petit j'ai osé descendre l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Une porte battante menait... où menait-elle ? Avec une certaine appréhension, j'ai poussé, je suis entré, et j'ai été assailli par l'odeur. À vrai dire, cette odeur-là était constamment présente dans toute la maison. Mais, en haut, elle était ténue. Ici, elle était envahissante.

Au bout de quelques instants, la dame qui se tenait derrière le comptoir m'a vu, j'étais planté sur le seuil, et m'a souri :

« D'où sors-tu, petit ? Qui es-tu ? »

« Je... je suis Nick. J'habite en haut. »

Elle m'a fait signe d'entrer, je me suis avancé.

Le magasin faisait commerce de chocolat, de pâtisseries, c'était très joli, décoré avec des fleurs comme... comme... — j'ai compris en en touchant une qu'elles n'étaient pas vraies : elles étaient en papier et en cire. J'ai revu en un éclair, loin dans mon souvenir, ma mère devant une petite fenêtre, fabriquant des fleurs comme celles-là tout en chantant en italien. Pourquoi avait-elle cessé de fabriquer des fleurs artificielles ? Pourquoi avait-elle cessé de chanter ? J'avais envie de pleurer, mais la curiosité a fini par prendre le dessus.

Je n'aurais, ce jour-là, pas su mettre un nom sur tout ce que je voyais étalé là, mais une chose était sûre : c'était bon à manger, et j'étais stupéfait devant tant d'abondance.

Ce qui impressionnait les clients autant que les passants, c'était la machine qui était dans la vitrine, qu'un de ces hommes que je rejoignais le soir autour de la table faisait fonctionner. Il s'appelait Battista Bolla, et j'ai fini par comprendre que si le patron des restaurants était sans conteste Carlo Gatti, le maître chocolatier était M. Bolla. Il répondait à mes timides « *Buongiorno* » par de sonores « *Good mornrrning* », mais à part ça, il ne comprenait pas un mot d'anglais. On se pressait, le nez collé contre la vitre à l'extérieur, la tête projetée en avant à l'intérieur.

« Qu'est-ce que tu fais ? », ai-je demandé dans un moment d'accalmie à l'ouvrier qui assistait M. Bolla.

« Le chocolat qui va servir à faire ces dragées, cette poudre qu'on vend aux clients. »

La jeune femme, Mary, m'a tendu une dragée brune.

« Goûte ! »

Et c'est ainsi que j'ai mangé du chocolat pour la première fois de ma vie.

Depuis ce jour-là, j'ai partagé mon temps entre la cuisine et le magasin. J'étais fasciné par cette machine avec sa grande roue, le broyage des fèves de chocolat, le chocolat liquide qui coulait. Le reste s'accomplissait dans une salle à l'arrière, mais tout cela avait lieu aux yeux de tous, et les gens s'arrêtaient souvent, entraient, goûtaient, achetaient.

À Mary aussi, je posais des questions sur les mots écrits, elle répondait patiemment. Dans cette maison pleine de Tessinois, elle était la seule Anglaise – une nécessité, avait estimé Zio Carlo, pour mieux servir les clients, qui étaient généralement anglais.

Je ne saurais dire combien de temps cet état de choses a duré, et je ne saurais expliquer ce qui s'est passé dans ma tête. Le fait est qu'un jour, entre Mary et Agostino, j'ai su lire.

Pour moi, le plus facile de tout, cependant, c'étaient les nombres. Impossible de dire pourquoi : c'étaient comme des êtres vivants, qui me parlaient, j'ai tout de suite compris le principe de l'addition, j'en ai déduit celui de la soustraction. Je ne me souviens pas d'avoir appris à multiplier et à diviser. Un jour ç'a été là, tout simplement.

Je n'ai jamais su mon âge, mais je ne pouvais pas avoir plus de six ans.

Bien entendu, sur le moment, il m'a semblé que tout ce qui m'arrivait allait de soi, que ma tête n'était pas faite autrement que celle d'Agostino.

Entre-temps, j'étais devenu comme un petit chien pour tous : la maison regorgeait de membres de la famille Gatti. Agostino m'a vite expliqué que la

mère de Rosa était l'une des rares épouses à avoir suivi son mari en Angleterre : les autres étaient « à la vallée », et cette vallée était très loin, au-delà de la mer.

« Même mon petit frère Stefano est encore là-bas. Moi, je suis venu parce que mon père et mon oncle voulaient absolument que j'aille dans une bonne école, d'abord à Paris, puis ici. Je veux travailler à Londres, quand je serai grand. Dans notre vallée, il n'y a pas de quoi occuper tout le monde. Et, quand il y a du travail, il est très mal payé. »

Les deux ou trois femmes qui vaquaient aux soins de la maison étaient toutes de la famille, mères ou épouses d'un des hommes. Nonna Gina m'avait adopté ; dès que mes jambes m'ont à nouveau porté, je l'ai aidée à soulever des choses lourdes, à préparer les repas. Peu à peu, je commençais à saisir son langage, d'autant plus que, dans son dialecte, il y avait des mots italiens. Bref, dans cette cuisine, dans cette maison, j'étais comme dans un cocon, et mes malheurs précédents, le soir où j'avais probablement été à un doigt de la mort, au bord de l'inanition, me semblaient lointains, presque irréels.

Cette période où j'ai récupéré des forces et où j'ai fini, je crois, par avoir l'air d'un enfant comme les autres s'est terminée un soir où je regardais Zio Carlo peiner sur une addition. Il a compté laborieusement, a fini par tracer trois chiffres au bas de la colonne. Cent cinquante-quatre.

C'est sorti de moi tout seul.

« Mais non, Zio Carlo, ça ne fait pas cent cinquante-quatre, ça fait cent cinquante-sept. »

Zio Carlo m'a regardé, d'abord d'un air sévère parce que je l'interrompais. Puis un petit sourire s'est dessiné sur ses lèvres.

« Ah bon, le Zichinin sait compter mieux que son oncle Gatton ? »

Gatton, c'est l'augmentatif de Gatti (chats) en dialecte de la vallée. Tous ceux qui n'appelaient pas Carlo oncle usaient de ce surnom – mérité, d'ailleurs ; même après avoir grandi, je ne suis jamais arrivé à sa hauteur, et encore moins à sa largeur. Là, il me regardait, le sourcil haut levé.

« Non, non... Z... Zio Carlo, je... »

« D'abord, comment sais-tu que ça fait cent cinquante-sept ? »

Il a fallu qu'il pose la question trois fois pour que j'ose enfin admettre :

« Je ne sais pas. »

« Et alors pourquoi me dis-tu que ça fait cent cinquante-sept ? »

« P... parce que ça fait cent cinquante-sept. »

Il a éclaté d'un grand rire.

« Il a un culot, ce Zichinin ! Viens, grimpe sur mon genou et montre-moi comment ça fait cent cinquante sept. »

Bien entendu, je n'aurais su comment lui expliquer. J'ai simplement égrené tous les chiffres, fait des additions intermédiaires. Ça donnait toujours cent cinquante-sept.

Il a repris sa plume, a refait l'addition, est arrivé au même résultat que moi, s'est retourné, a posé les mains sur ses cuisses, m'a regardé droit dans les yeux, et a décrété :

« À partir de demain, tu viens à Hungerford avec moi, et tu tiens la caisse avec cet étourdi de Serafino qui passe son temps à se tromper. »

Et ainsi, le lendemain, j'ai quitté la maison, pour la première fois depuis longtemps.

Lorsque Zio Carlo m'avait recueilli, on devait être au début de l'automne, on allait maintenant vers la Noël. Dans ma vie précédente de petit garçon affamé (et pour ainsi dire abandonné par une mère qui – si j'en crois mes souvenirs incertains – était souvent ivre), j'avais fréquenté le marché de Covent Garden, où l'on m'envoyait récupérer les légumes flétris abandonnés en fin de journée, mais je n'avais jamais poussé jusqu'au marché de Hungerford, c'était trop loin pour moi.

J'ai parcouru le chemin entre Holborn et Hungerford des centaines de fois depuis, et il a fini par me paraître court, mais cette première fois je l'ai ressenti comme un voyage.

Nous devions porter de la nourriture et des paquets à Hungerford, aussi ce matin-là – il faisait encore sombre – Zio Carlo a pris un fiacre, un *hackney*, comme on dit à Londres. Je n'avais jamais rien vu de pareil : les rues défilaient devant moi, j'avais à peine le temps d'entrevoir des gens, des maisons, à la lumière incertaine des becs de gaz (là où il y en avait).

Le marché de Hungerford ressemblait à celui de Covent Garden, mais il n'y avait pas plusieurs halles côte à côte, juste un seul très long bâtiment divisé en trois parties, qui allait par paliers du Strand à la Tamise. La partie haute était habitée, avec des magasins au rez-de-chaussée, la partie centrale, dite Grand Hall, était entièrement composée de magasins disposés autour d'un vaste quadrilatère, et le palier le plus bas, qu'on rejoignait en descendant un escalier, était le marché aux poissons, qui était approvisionné par la rivière.

Il y avait aussi le quai où accostaient les bateaux à vapeur qui transportaient les passagers aux destinations les plus variées le long de la rivière.

Le marché de Hungerford était pour ainsi dire pris en sandwich entre le trafic fluvial et le trafic à chevaux, car à l'autre bout, sur le Strand, à Charing Cross, il y avait un terminus de diligences et de voitures diverses, un lieu très animé de l'aube à la nuit, retentissant des cris des bonimenteurs, des hennissements des chevaux, des ordres des postillons, des voix du public qui semblait innombrable à mes oreilles d'enfant.

Dans le Grand Hall, Zio Carlo disposait de deux espaces. Dans le plus petit il vendait chocolat et confiserie, du plus grand il avait fait un café, où il servait ses douceurs accompagnées de chocolat chaud, de café, et d'autres boissons sans alcool. Il y avait de petites tables rondes en marbre, venues de Paris m'a-t-on expliqué, auxquelles étaient accolées des chaises, de grands miroirs, un lustre de cristal éclairé au gaz et des banquettes recouvertes de velours rouge le long des parois, celle du fond étant occupée par le service et la caisse.

J'ai été juché sur une chaise haute, aux côtés de Serafino. Dans le *backney*, Zio Carlo avait encore une fois mis à l'épreuve ma capacité d'additionner et de soustraire, il était maintenant sûr de son fait : le Zichinin savait compter, et il ne se trompait pas.

« C'est toi qui détermine les prix, tu les dis à Nicola, il additionne, et tu transmets », avait ordonné Zio Carlo à Serafino en arrivant. Inutile de préciser que Serafino n'a pas vu cela d'un bon œil. C'était un garçon d'une quinzaine d'années, déjà grand et baraqué, les cheveux noirs et bouclés et les yeux foncés, un adulte à mes yeux – et probablement aussi aux siens propres. Et on le flanquait d'un être chétif, qui ne lui arrivait pas à la taille, pour *le contrôler* ?

« Serafino », a tonné Zio Carlo, « Nicola doit apprendre à tenir la caisse, et il se trouve qu'il sait additionner, toi tu additionnes médiocrement, et tu as envie de servir aux tables plus que d'être immobilisé derrière la caisse. Alors, apprends-lui ce que tu sais, lui il peut t'apprendre à faire de meilleures additions si tu veux, et devenez amis. »

Nous avons fini, au bout d'un certain temps, par obtempérer, et c'est Serafino qui a trouvé ce qui me paraît encore aujourd'hui l'explication la meilleure pour la bonté dont Zio Carlo a fait preuve à mon égard jusqu'à son dernier jour.

« Tu sais quoi », m'a-t-il dit, « ses yeux étaient gris, et ses cheveux châains, mais à part ça il y a une petite ressemblance entre son fils Stefano et toi. C'est pour ça que le Gatton t'aime bien et s'occupe de toi. »

« Stefano ? »

« Oui, il se nommait Stefano, et il est mort le printemps de l'an dernier, de même qu'une de ses petites sœurs, Apollonia qu'elle s'appelait. Une fièvre, à ce qu'on m'a dit. »

J'étais petit, mais je n'ai jamais oublié ce moment.

J'ai éprouvé un soulagement intense : jusque-là, je m'étais senti comme impuissant – on me donnait, je prenais, que pouvais-je faire d'autre ? Tout à coup, il m'a semblé que moi aussi, j'avais quelque chose à donner. Je ne remplacerais jamais un vrai fils, mais je pouvais au moins manifester de l'affection. J'étais timide et le Gatton était un homme bourru – mais cela ne m'a jamais découragé.

II

J'AI tout de suite aimé mon travail d'aide-caissier. J'estimais avoir beaucoup de chance. Je savais que beaucoup d'enfants, bien plus petits que moi encore, travaillaient dur. Les seuls que j'avais vus étaient ceux que les ramoneurs envoyaient dans les cheminées, à des endroits où eux seuls passaient. Ils revenaient les bras et les jambes en sang, et j'avais entendu une femme dire qu'ils mouraient comme des mouches. Cela m'avait suffi. J'avais si longtemps été sûr que ce serait là mon destin que j'en faisais encore parfois des cauchemars.

Je m'appliquais donc à la caisse du Café Gatti, et je me suis vite habitué à ce qu'on me dise, lorsque je donnais le résultat d'une addition :

« Tu es sûr ? »

« Oui, Madame, si vous voulez je compte avec vous. »

Les additions, bien entendu, étaient écrites par Serafino, moi je lisais sans peine, mais je ne savais pas écrire.

On travaillait depuis très tôt le matin jusqu'à tard dans la nuit. Le matin, bien avant l'aube, nous allions avec des pots de café ou de thé chez les pêcheurs et les poissonniers au bord de l'eau, un adulte portait le pot, et je m'accrochais des tasses à tous les doigts. Dans la lumière blafarde de l'aube, la rivière grouillait de navires qui se balançaient au gré de la marée; on entendait le gémissement des cordages, le grincement des chaînes, et le bruit sourd des pales des embarcations à vapeur qu'on devinait entre les voiliers. Et à l'avant, près de la rive au pied du marché de Hungerford, les bateaux des pêcheurs, arrivés bien avant nous et déjà occupés à vendre leur marchandise à l'encan. Cris, sifflements, rires punctuaient ce grand brouhaha, la lueur des lampes du quai faisant chatoyer un instant de reflets argentés une cargaison de poissons qu'on débarquait. On devinait tout cela plus qu'on ne le voyait dans le petit matin d'hiver, surtout lorsque le brouillard était épais. Le froid était mordant, et les pêcheurs sortaient sans hésiter leur demi-penny pour une boisson chaude, qu'ils ingurgitaient bruyamment en poussant, entre deux gorgées, des cris :

« Par ici, poissons frais pêchés cette nuit ! Venez voir la marchandise. »

Et des enchères s'engageaient avec les poissonniers, des chiffres étaient lancés, des insultes vociférées, des rires partagés.

Peu après, lorsque le marché serait ouvert, les poissonniers disposeraient leurs poissons dans les étals, et les gouvernantes, les cuisinières, et parfois les

cuisiniers, ou leurs émissaires, viendraient les choisir pour le repas de leurs maîtres.

Tous ces gens gagneraient ensuite le hall central pour se fournir en légumes, en viandes et en volailles.

Quelques-uns venaient chez Gatti acheter des sucreries, de la poudre ou de la pâte de chocolat pour confectionner des gâteaux. Serafino m'a raconté qu'au début, juste après l'ouverture du café, les clients du petit matin venaient et repartaient aussitôt. Mais, matin après matin, Zio Carlo avait invité les chalands à s'asseoir, à boire le café. Lorsque je suis arrivé, il n'était plus nécessaire de pousser les gens à s'installer. Leurs achats accomplis, ces serviteurs de haute volée passaient volontiers chez Gatti pour boire du café ou du chocolat chaud, vite, avant d'aller en préparer un tout semblable pour leur maître ou leur maîtresse, disaient-ils. On en recevait chaque matin quelques-uns qui échangeaient, tout en dégustant des gaufres et du chocolat, les derniers potins de leurs maisonnées, qu'à travers eux je recréais dans ma tête, où de simples maisons que je n'avais jamais vues devenaient des châteaux féériques peuplés de princesses capricieuses et de princes irascibles.

Les gouvernantes, les cuisinières et leurs aides fréquentaient Gatti autant que les hommes. Zio Carlo répétait à qui voulait l'entendre que le café devait être suffisamment convenable pour que les femmes de tous les milieux puissent s'y rendre en toute tranquillité, et un des garçons, particulièrement costaud, était chargé de montrer la porte à toute personne ayant la moindre velléité de « manquer de correction ».

Après les tout premiers jours, j'ai commencé, ici et là, à servir aux tables pour dépanner. Personne n'a rien

trouvé à redire à cela. Après tout, les fabriques regorgeaient encore, à l'époque, d'enfants de mon âge.

Dans le courant de la matinée, des habitués du petit matin, poissonniers, marchands de légumes et de viandes, revenaient en toute hâte au café, négligeant de s'asseoir, avaler une pâtisserie ou ingurgiter une boisson chaude.

L'un d'eux m'a dit un jour, après m'avoir vu faire une addition dont je donnais le résultat à Serafino :

« À ton âge ne devrais-tu pas être à l'école ? » Je l'ai regardé sans rien dire, mais il a dû lire dans mes yeux quelque chose entre l'envie et l'impuissance. « J'ai un garçon d'à peu près ton âge, je lui ai dit : " Si tu veux être pêcheur, tu seras pêcheur, ma barque est solide, elle te rendra service ; mais avant, je veux que tu ailles à l'école, car l'instruction est une belle chose, elle ouvre des portes, elle te donne des choix. " Je paie six pence par semaine, à l'école où il va, et il étudie, il a compris qu'en ce moment, c'est son travail. Ça lui plaît, même. Quelqu'un qui fait des additions aussi vite que toi devrait aller à l'école. »

Une fois qu'il s'est éloigné, Serafino a lâché :

« Nous avons un député, au Tessin, il s'appelle Franscini. Il dit partout : " Là où il n'y a pas d'instruction, il n'y a pas de liberté ", notre instituteur nous répétait cela régulièrement. »

« Tu es allé à l'école, toi, Serafino ? »

« Ben oui, chez nous tout le monde va à l'école pendant six ans. Après, les riches continuent, et nous autres on se trouve du travail. »

« Mais... on ne paie pas ? »

« Non. C'est gratuit pour tous pendant les six premières années. Après, oui, il faut payer. Toi, tu ne vas pas aller à l'école ? »

« Moi ? Mais, pour aller à l'école, il faut de l'argent, et moi je n'ai rien. »

« Ça te ferait envie ? »

J'ai soupiré.

« Oui, ça me ferait envie. » J'ai eu la vision fugitive des garçons ramoneurs, du mendiant qui volait des légumes pourris que j'avais été. « Mais je suis très content comme ça », me suis-je empressé d'ajouter.

Il a dû encore se passer des semaines avant qu'un client ne me force à lui avouer que je ne savais pas écrire.

« Tu ne sais pas écrire ? Mais tu lis, tu comptes. »

« Oui, c'est vrai, mais je ne sais pas écrire. »

« Tu devrais aller à l'école du dimanche, ils t'apprendraient. »

Une fois que le monsieur, un gentleman à son aspect, est parti, j'ai interrogé Serafino.

« Oui, j'ai entendu parler de ces écoles du dimanche », m'a-t-il dit. « D'après Agostino, il y en a une près de la confiserie. »

« C'est là qu'il va, Agostino ? »

« Non, lui il va dans une école où il paie. Son père, qui est à Paris, l'a fait venir en Angleterre pour qu'il aille à l'école ici et apprenne bien l'anglais, comme ça il pourra travailler avec Zio Carlo. »

Toutes nos discussions avaient lieu en dialecte tessinois, que pour ma part je parlais encore avec difficulté, mais comprenais de mieux en mieux. Serafino comme Zio Carlo parlaient un anglais laborieux, un italien qui ne m'était pas familier, et jamais entre eux.

La semaine, je dormais souvent à Hungerford, avec les autres garçons, mais le samedi soir, je rentrais toujours chez Zio Carlo, en compagnie de Serafino,

qui était mon mentor pour tout sauf les additions, où j'étais le sien.

C'est lui qui a parlé à Zio Carlo un samedi soir, pendant que nous étions tous en train de manger le succulent repas préparé par Zia Maria et Nonna Gina.

« Patron, vous ne pensez pas que Nick devrait aller à l'école pour apprendre à écrire ? »

Zio Carlo a fait un grand geste :

« J'aurai les moyens d'envoyer tous les enfants à l'école un jour, mais en ce moment, entre le chocolat, les pâtisseries, une idée que j'ai pour quand il fera plus chaud, bref, j'ai tant de choses en route que je ne peux pas déboursier un sou pour que le Zichinin aille à l'école, même si je sais qu'il y serait comme un poisson dans l'eau, hé, Zichinin ? »

« Est-ce... est-ce que je pourrais aller à l'école du dimanche ? », ai-je osé demander d'une voix timide, et je me suis empressé de compléter : « Il paraît que c'est gratuit. »

« Gratuit ? Tu es sûr ? »

« Oui », est intervenu Serafino, « il y en a une un peu plus loin, au coin de Holborn, il suffit d'y aller. Ils parlent beaucoup de la Bible, mais ils t'apprennent... »

« Ne prends pas ce ton-là. La Bible, c'est la parole du Seigneur », a coupé Zio Carlo d'une voix courroucée.

« Je veux dire : ils sont protestants », a précisé Serafino.

Zio Carlo a fait un geste comme pour écarter l'objection.

« Ce sont des chrétiens. Catholique, protestant, la Bible est la même pour tous. Si on te demande, tu diras que tu es protestant. D'ailleurs est-ce qu'on sait

si tu étais catholique ou protestant. Tu es déjà allé à l'église avant les fois où tu y es allé avec Nonna Gina? »

« Je ne me souviens pas. »

« Bref, tu vas à l'école du dimanche, et s'ils t'apprennent à écrire, ce sera tant mieux. Et toi, Serafino, tu peux l'aider pour l'écriture comme il t'aide pour les calculs: depuis qu'il est là, il n'y a plus d'erreur dans tes factures. »

Et ainsi, le lendemain matin, je suis allé à l'école du dimanche de la paroisse. Parce qu'il parlait déjà bien l'anglais grâce à l'école qu'il fréquentait, c'est Agostino qui est venu avec moi, l'anglais des *rookeries* (c'est ainsi qu'on désigne les quartiers malfamés) qui était le mien à l'époque n'était pas toujours facile à comprendre. Nous avons eu beaucoup de peine à retenir Rosa, la fille aînée de Carlo, qui avait, dès cette époque, le désir de faire tout comme les garçons.

« Tu sauras bientôt lire et écrire, Rosa chérie! »

« Agostino va à l'école tous les jours, pourquoi pas moi? »

« Attends un peu et, si tu y tiens, tu pourras aller à l'école dans quelque temps. »

Zio Carlo, pour qui rien n'allait jamais assez vite, et qui s'irritait si on ne le comprenait pas à la volée, était d'une patience angélique avec Rosa, qui en profitait de façon éhontée. Mais ce jour-là, il a tenu bon.

« Agostino va avec Nicola parce qu'il est un peu trop jeune. Une fois qu'il aura fait le tour de la question, il pourra y aller tout seul. Le premier jour où tu iras à l'école, toi aussi, je t'accompagnerai. »

Même enfant, Rosa n'était pas personne à s'avouer vaincue.

« Et alors pourquoi tu n'accompagnes pas Nick, Papa ? »

« Parce que je dois aider l'ami Bolla à préparer les cuves pour le chocolat. Allez, et qu'on n'en parle plus. »

Nous sommes partis.

De peur d'être en retard, nous sommes arrivés trop tôt : l'école commençait à dix heures, et il était à peine neuf heures. La salle vers laquelle on nous a dirigés était cependant déjà ouverte, et un monsieur et une dame étaient en train de disposer des ardoises et des craies. Tout autour de la salle des bancs étaient alignés.

Le monsieur s'est approché de nous.

« Vous venez pour la classe, mes enfants ? »

J'étais trop intimidé, je n'ai pas réussi à sortir un mot.

Agostino a répondu pour nous deux.

« Euh... C'est... C'est mon ami Nick, il sait lire, et il aimerait apprendre à écrire. »

« Et toi ? »

« Moi, je sais déjà lire et écrire, je vais à l'école pendant la semaine. Je suis venu juste pour aujourd'hui, pour accompagner le petit », a dit le garçon qui devait avoir quatre ou cinq ans de plus que moi à tout casser. Mais il est vrai que j'étais encore petit, et qu'il me dépassait de plus d'une tête.

« Ah, parfait ! Tu vas pouvoir nous aider, on n'est jamais assez pour veiller à tout. » Il m'a regardé pensivement. « Tu me rappelles quelqu'un, mon petit. Un garçon qui a passé ici il y a quelques années, il était doué pour trois ; mais il n'avait la tête qu'aux filles, et nous l'avons perdu. Il était irlandais. Et vous, êtes-vous irlandais ? »

« Non, suisses italiens », a répondu aussitôt Agostino. « Je suis Agostino Gatti, et voici Nick. »

« Je suis le révérend Toogood, et voici M^{me} Toogood. Alors, Agostino et Nick Gatti, venez par ici. »

Zio Carlo nous avait recommandé de ne pas insister sur le fait qu'on ne savait pas très bien d'où je sortais, nous n'avons par conséquent pas détrompé le révérend.

« Tu sais lire, Nick ? »

« Ou... oui, Monsieur. »

« Oui, *Révérend*. »

« Oui, Révérend. »

Il a tracé des lettres sur une ardoise.

« Lis-les-moi. »

Je me suis demandé s'il se moquait de moi. Je l'ai regardé d'un air étonné qui l'a fait rire.

« A, E, I, O, U », ai-je dit.

« Très bien, maintenant tu vas remplir l'ardoise en copiant ces voyelles comme je les ai écrites, et une fois que tu auras terminé, et que ce sera correct, je te donnerai des consonnes, et ensuite des mots. Savoir écrire, souviens-t'en, est une affaire d'exercice. »

Peu à peu, la salle s'est remplie, et j'ai été étonné de constater qu'il n'y avait pas que des enfants. Il y avait aussi des hommes et des femmes, jeunes et moins jeunes. Comme nous, tous étaient propres et vêtus de leurs habits du dimanche, et tous voulaient apprendre à lire, à écrire et à compter.

« On ne peut pas travailler au chemin de fer sans savoir lire », m'a expliqué, sans que je lui demande rien, en s'asseyant près de moi, un homme qui avait l'âge d'être mon père. « Et je veux travailler au chemin de fer. Chauffeur de locomotive, c'est mon rêve. »

« Vous... vous n'êtes pas allé à l'école ? »

Il m'a souri avec bienveillance.

« Lorsque j'avais ton âge, là d'où je viens, on ignorait même l'existence d'une école. Personne n'y allait. Et quand je suis revenu à terre après avoir passé dix ans dans la marine, je savais que les écoles existaient, mais je n'avais pas les moyens de me les offrir. Alors me voici, à trente-cinq ans, en train d'apprendre avec toi. Alors ? On disait... un bel A. »

Et ainsi, nous avons travaillé ensemble à copier des lettres et quelques syllabes pendant le reste de la matinée. Nos exercices ont été entrecoupés de quelques prières, et d'une lecture de la Bible faite par M^{me} Toogood.

« Il serait désirable », a dit le révérend à midi avant de nous lâcher, « que vous vous procuriez le *Manuel d'orthographe*. » Il a agité un fascicule. « Il coûte un demi-penny, et j'aimerais que vous le payiez pour vous souvenir que c'est un livre qui a de la valeur. Il vous ouvre la porte de l'écriture. »

Nous sommes rentrés manger, la tablée nous a bombardés de questions, et à deux heures, après avoir déjoué une nouvelle tentative de Rosa pour nous accompagner, nous y sommes retournés, un demi-penny en poche lâché par Zio Carlo avec maints soupirs.

L'après-midi, nous avons écrit un peu plus et prié un peu moins, et ceux qui apprenaient la lecture ont tenté de lire des phrases que le révérend traçait sur une grande ardoise suspendue au mur : « *Tu n'invoques pas en vain le nom du Seigneur* », ou « *La main de Dieu protège ceux qui l'invoquent* ». Une autre forme de prière, en somme. Pendant ce temps, après m'être assuré d'un coup d'œil que je parvenais à lire les phrases successives, je continuais à exercer mon écri-

ture. M^{me} Toogood avait tracé pour moi des syllabes, genre ba, be, bi, bo, bu. Tout en écoutant d'une oreille ceux qui lisaient, je continuais à répéter, ligne après ligne, ces syllabes, et je suis rentré à la maison à cinq heures avec mon manuel d'orthographe, très content de ma journée.

J'y suis retourné avec grand plaisir dimanche après dimanche. Inévitablement, Rosa est bientôt venue avec moi. Elle a fini par apprendre à écrire plus vite que moi : elle avait le temps, pendant que j'étais à Hungerford, d'exercer ses talents sur l'ardoise qu'elle avait réussi à obtenir en prêt de M^{me} Toogood. Je lui laissais par ailleurs le *Manuel d'orthographe*. Je l'avais lu d'un bout à l'autre et me souvenais de chaque page, il suffisait que je ferme les yeux pour voir l'exercice suivant. Je n'avais pas conscience que ce fût là un don particulier, je croyais qu'il en allait ainsi pour tout le monde : j'ai la mémoire qu'on qualifie aujourd'hui de photographique, une page consultée y reste, il suffit que j'y pense pour m'en ressouvenir. La vie que nous menions tous, grands et petits, n'a laissé à personne le loisir de s'en apercevoir. Zio Carlo, qui savait très bien reconnaître (et exploiter) les dons des jeunes garçons qu'il employait, s'en serait peut-être aperçu s'il n'avait pas été fébrilement occupé — en plus de son travail quotidien tant à Holborn qu'au marché — par deux projets : les glaces et l'Exposition universelle.

Pour comprendre ce qui s'est passé alors, il faut que je parle de la vente de marrons.

Je n'y avais jamais participé, au début parce que j'étais trop faible et souffreteux pour sortir dans le froid, et par la suite parce que je me suis retrouvé au marché de Hungerford.

Les châtaignes, j'ai entendu dire cela maintes fois, c'est la seule chose que le Tessin produit en abondance, et nombreux ont toujours été les Tessinois qui émigraient pour aller vendre des marrons. C'est ce qu'avaient fait les Gatti, à Paris comme à Londres. Ils utilisaient des chariots à deux roues, dans lesquels il y avait un foyer pour rôtir les châtaignes, et de grands pots de café qui restait chaud aussi longtemps qu'il y avait des braises.

Lorsque j'ai commencé à vraiment comprendre ce qui se disait autour de moi, Zio Carlo était très occupé par une idée et ne parlait que de cela : utiliser les chariots, transformer le foyer en glacière et vendre des glaces dans la rue comme il les vendait au café.

Jusque-là, la glace à la crème, dont les Londoniens connaissaient l'existence, était réservée aux riches et aux très riches ; elle était associée au nom d'un confiseur de luxe, M. Gunter, et généralement ni la classe moyenne ni les pauvres n'y avaient seulement goûté. J'ai bientôt compris deux choses : que c'était pour les glaces que tant de gens venaient à la confiserie de Holborn autant qu'au marché de Hungerford et aux débits disséminés entre Holborn et le Strand, et qu'une des raisons pour lesquelles Zio Carlo était occupé du matin tôt au soir tard, c'était qu'il était à la recherche de glace naturelle, indispensable à la fabrication de la glace à la crème.

Cette glace à la crème et aux fruits était une véritable attraction : Zio Carlo avait organisé une vente par petites quantités, qu'on offrait soit dans des coupes qu'on vidait à la cuillère, soit dans des verres peu profonds qu'il était possible de lécher, et qui se sont vite appelés, pour cette raison, *lick* – une léchée. Il y avait des *half penny licks* (un demi-penny), des

penny licks et des *twopence licks* (un et deux pence), à quatre pence on passait à la coupe.

Comme nous étions en hiver, on ne se ruait pas encore sur les glaces, mais on voyait régulièrement arriver des dames élégantes accompagnées d'enfants auxquels on avait promis, s'ils étaient sages, de faire goûter la nouveauté.

« Vous vous rendez compte ? », disait Zio Carlo, « dans trois mois, ce sera l'Exposition universelle. Si nous pouvions nous approcher du Palais de Cristal cet été, quand il fera chaud et que des centaines de milliers d'étrangers seront à Londres pour voir l'Exposition, on ferait des affaires en or. »

Le Palais de Cristal était une construction élevée à Hyde Park pour abriter une grande exposition qui s'ouvrirait au printemps et resterait ouverte jusqu'à l'automne. Hyde Park était trop loin pour que, entre mon travail pendant la semaine et mon école le dimanche, je puisse y aller, mais j'entendais les conversations. Le Palais était en chantier, et personne ne savait encore si ce qu'on avait dit (qu'il serait tout en verre, d'où son nom) était vrai, mais les opinions allaient bon train : un monstre horrible, un éléphant dans un jardin anglais, une merveille du progrès, la vitrine de l'Angleterre moderne, un concert de nations... Du dernier des pêcheurs jusqu'à un habitué, député à la Chambre des Communes, qui venait parfois « s'offrir une glace » en rentrant de Whitehall, tout le monde avait un avis, celui du député étant probablement le plus proche de la réalité :

« Avec tous ces échafaudages, on ne peut pas encore savoir si ce sera un monstre ou un chef-d'œuvre. Je mise sur le chef-d'œuvre. »

Les Gatti auraient bien voulu vendre des glaces, et du chocolat, et des gaufres, et du café, à l'intérieur, mais Zio Carlo a vite appris que la restauration avait été confiée à MM. Schweppe, une entreprise où il s'était d'ailleurs aussitôt rendu – on ne l'avait pas écouté; on lui avait dit sèchement qu'on n'avait pas besoin de lui – il n'avait même pas pu présenter son idée de glaces ambulantes.

« Tant pis », a-t-il fini par dire, « la rue est à tout le monde. Dedans, ç'aurait été mieux, mais on les vendra dehors et ce sera bien aussi. »

On parlait beaucoup, parmi les garçons au marché, ou à table à Holborn, de cette exposition. Pour Zio Carlo, il n'y avait pas de doute : elle serait grandiose, elle ne pouvait être *que* grandiose.

« On pourra voir des machines, des produits, des inventions du monde entier. On m'a dit que la Suisse y serait aussi. Si seulement nous avions quelque chose à exposer... »

C'est comme s'il avait été entendu.

Un après-midi, il est arrivé au marché de Hungerford comme souvent vers cette heure-là, il avait l'art de mettre de l'ambiance. Le public était tout différent de celui du matin, plus distingué, plus varié. Parfois, Zio Carlo engageait un petit ensemble de musiciens – une fois c'étaient des Tessinois avec leurs airs italiens, une autre fois des étudiants du Conservatoire, qui jouaient toutes sortes de musiques. Zio Carlo s'asseyait aux tables, donnait des *licks* aux enfants, et ne dédaignait pas de servir si l'occasion s'en présentait. Ce jour-là, il n'y avait pas d'orchestre ; il s'est laissé tomber sur la banquette rouge qui était juste sous la caisse, a levé les yeux, s'est penché en arrière pour me voir.

« Tu apporterais un café à ton pauvre Zio Carlo qui en a un urgent besoin, mon Zichinin ? »

Je me suis exécuté.

J'étais en train de le servir lorsqu'un monsieur très bien mis est entré, a lancé un regard circulaire et s'est approché de nous.

« Monsieur Gatti ? »

« Pour vous servir, Monsieur. »

« Je suis Joseph Cubitt, mon père est responsable des machines à l'Exposition universelle, et je le seconde dans la recherche de machines à exposer. »

« Asseyez-vous, Monsieur. Nicola, apporte des rafraîchissements à M. Cubitt. Que peut-on vous proposer ? »

« Je goûterais volontiers à une de vos glaces. On m'en a parlé. »

Je me suis fait préparer un petit plateau sur lequel on a placé quelques *licks* à deux pence (les plus grands) que le glacier a rempli de parfums différents.

« Vous avez déjà mangé de la glace ? », a demandé Zio Carlo lorsque j'ai placé devant lui le petit plateau.

« Pourquoi cette question ? »

« Parce que manger de la glace, cela s'apprend. Il ne faut pas en avaler une cuillerée sans autre précaution. Il faut la déguster, peu à la fois, la laisser fondre dans la bouche. Même ainsi, lorsqu'on l'avale elle est encore froide. Sinon, elle serait *trop* froide. »

« Merci pour ces excellents conseils. » Il a savouré pendant quelques instants en silence, il avait la tête de quelqu'un qui apprécie. « Je suis venu vous rendre visite, monsieur Gatti, parce que j'ai vu votre machine à faire le chocolat dans votre vitrine à Holborn où je passais. On m'a dit que je vous trouverais ici. »

« Elle vous plaît ? Pour produire le chocolat sans abîmer les graines de cacao, elle est parfaite. »

« Je vous crois. La jeune femme qui tient le magasin m'a expliqué tout cela, et je trouve votre système de fabrication très ingénieux. Que diriez-vous de l'exposer ? »

« À l'Exposition universelle ? »

« À l'Exposition universelle. »

« Mais... Ce serait... Non, on ne peut pas, cette machine nous sert tous les jours à préparer le chocolat dont nous avons besoin dans notre commerce. À moins que je puisse continuer à produire dans l'exposition même... »

« Non, cela ne sera pas possible. » Il a réfléchi un instant. J'étais retourné m'asseoir sur mon tabouret et je suivais attentivement la discussion qui se déroulait juste au-dessous de moi. « On pourrait... Je trouve cette machine intéressante, en plus elle marche à la vapeur, et les machines à vapeur, je vous l'assure, c'est l'avenir. »

Zio Carlo a acquiescé dans un anglais maladroit qui n'a pas semblé gêner son interlocuteur. Ils ont échangé encore quelques propos, puis M. Cubitt a dit :

« Et si on faisait une maquette de votre machine ? Je connais un maquettiste qui travaille souvent pour mon père qui, pour ses grandes constructions, a souvent besoin de maquettes. »

Zio Carlo n'a pas hésité.

« “Maquette d'un appareil fonctionnant à la vapeur pour fabriquer du chocolat à la française ou à l'italienne.” Je vois ça comme si on y était. Donnez-moi son adresse, Monsieur. »

À peine M. Cubitt sorti, Zio Carlo s'est levé, l'adresse à la main. L'idée de présenter sa machine à

l'Exposition universelle l'enthousiasmait d'autant plus que, préoccupé par la vente de la glace, il n'y avait pas pensé : je l'avais entendu dire plus d'une fois que c'était « une vieillerie » rapportée de France dans un état piteux et restaurée. Mais il faut croire que, même si elle était vieille en France, en Angleterre c'était une nouveauté – il suffisait de voir la petite foule qui se pressait à toutes les heures du jour ou presque devant cette vitrine.

« Cette maquette va me coûter cher, mais ce sera de l'argent bien placé », a-t-il lancé en enfilant son pardessus, prenant son chapeau et sa canne. Il est parti en coup de vent.

Et c'est ainsi que Gatti & Bolla sont tout de même entrés à l'Exposition universelle.